BULLETIN

DES

AMIS DE LÉON BLUM

Secrétariat général :
18, Rue Duret - PARIS-16e

N° 6 - JUILLET 1957

SOMMAIRE :

Discours prononcé par le Président Vincent Auriol à l'inauguration de la place Léon-Blum 1

L'œuvre de Léon BLUM 6

Jean Texcier 7

Ceux qui nous quittent 7

Situation financière de la société 8

Discours prononcé par le Président Vincent Auriol à l'inauguration de la Place LEON BLUM

Dimanche, 31 mars 1957, à 15 h., M. Pierre Ruais, président du Conseil municipal de Paris, a inauguré officiellement la place Léon-Blum (anciennement place Voltaire), devant plusieurs milliers de personnes.

Au cours de cette cérémonie, MM. Pierre Ruais, Pierre Commin, secrétaire général du Parti socialiste S.F.I.O., Guy Mollet, président du Conseil, André Le Troquer, président de l'Assemblée nationale et Vincent Auriol, président de la société des "Amis de Léon BLUM", ont pris la parole.

Nous sommes heureux de pouvoir publier, intégralement, le discours prononcé, en notre nom, par notre président, Vincent Auriol.

*
* *

La Société des "Amis de Léon BLUM" veut exprimer sa reconnaissance à la Ville de Paris, à son Conseil municipal, à ses préfets. Grâce à eux,

grâce à l'initiative du groupe socialiste de l'Hôtel de Ville, Léon BLUM va, chaque jour, au coin de sa « ville natale », revivre dans l'esprit et le cœur des Parisiens.

Il était un grand Parisien. Il portait Paris en lui-même. Combien de fois, au cours de nos flâneries ou de nos déplacements, ne m'a-t-il pas évoqué les événements ou les hommes qui illustrèrent tel ou tel quartier où il avait habité. Et quels accents pour me parler du peuple des faubourgs dont il avait déjà dit l'héroïsme dans un article sur « l'Apprentie » de Geffroy, de « cet ouvrier républicain combattant sur les barricades de juin, se mêlant à l'agitation révolutionnaire qui ébranla le trône impérial », « garde national pendant le siège et montant rageusement sa faction sur des remparts inutiles ». Il était si lié à ce peuple, à son histoire, que toute absence était pour lui un déchirement.

Et je ne connais rien de plus poignant que le récit de son départ de Paris le 9 juin 1940.

L'évacuation du camp retranché par le Ministère de la Défense nationale signifiait l'abandon ; il le savait. Il ne s'y résignait pas. Pas plus qu'il ne se résigna à quitter la France sous l'occupation malgré nos prières, malgré les risques de prison et d'assassinat.

« Je ne parvenais pas à me décider, écrit-il, à quitter ma maison, à quitter ma ville. Cela m'arrachait le cœur, et la métaphore traduit exactement la chose. Ce départ avait un sens symbolique à mes yeux. Partir, n'était-ce pas admettre, consacrer en soi la défaite ? N'était-ce pas, en un sens, la rendre irrémédiable ? »

Il dut partir... Il alla à Montluçon, chez Marx Dormoy. Mais vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées qu'il repartit. Il apprit qu'il y avait encore à Paris des ministres. Et comme s'il avait oublié quelque chose de lui-même qu'il eût voulu emporter avec lui, il eut, dit-il, « l'irrésistible envie de revenir ». « J'étais mal à l'aise, j'étais mal en place ; en y retournant, je me mettais en règle avec moi-même ». Mais, dans les ministères, dans les immeubles officiels, au Palais Bourbon où il erra longuement, tristement, le vide, le silence, la mort... Dans les faubourgs ouvriers, au contraire, la vie, la colère, l'espérance.

Sans doute sa lourde mélancolie venait-elle de ce qu'il « n'aurait plus de maison, qu'il n'aurait plus de ville natale, la seule où j'eusse vécu », dit-il, et que peut-être il ne reverrait plus. Mais n'était-ce pas aussi parce qu'il ne pouvait admettre l'abandon de ce puissant pivot de résistance, le « camp retranché » où, comme en 1914, on aurait pu, d'après lui, regrouper, réorganiser, renforcer, ramener au combat des forces, hélas ! débandées ; tenir en amont les lignes où fut livrée la bataille de la Marne. Ainsi s'explique sa visite au Général Hering aux Invalides, ses questions angoissées, ses conversations avec le préfet Langeron, avec l'ambassadeur des Etats-Unis. Il s'arc-boutait à toute idée de lutte, déjà résistant avant même la défaite, avant l'occupation, portant en lui ce patriotisme farouche qui fut toujours la gloire et la force de Paris.

Il est légitime que ce fils illustre de Paris ne soit pas absent de sa ville et que son nom soit inscrit sur ses murs.

*
* *

Et nul autre lieu que celui-ci ne pouvait avoir signification plus symbolique.

Comme Jaurès, Léon BLUM aimait Voltaire. Sans doute devait-il trop

au XIXe siècle ; et la foi et l'enthousiasme étaient-ils trop profondément enracinés en lui pour, que de nature, il se sentît en parfaite harmonie avec l'ironie et le scepticisme du Patriarche de Ferney.

Mais il admirait profondément le philosophe de combat, nous dirions aujourd'hui l'écrivain engagé, « cet octogénaire qui, selon les mots admirables de Diderot à Naigeon, tint toute sa vie son fouet levé sur les tyrans, les fanatiques et les autres grands malfaiteurs de ce monde ». « La postérité, écrit Léon BLUM, a fait son choix. Ses petits écrits vivront aussi longtemps que ses contes, plus longtemps que ses tragédies. Et c'est une partie de sa gloire d'avoir élevé une voix plus courageuse et plus efficace à mesure qu'elle était plus écoutée. »

Comment s'étonner de ce jugement de Léon BLUM que n'a point satisfait non plus la seule gloire littéraire ni la maîtrise parfaite de la langue. En cette fin de XIXe siècle, Calas s'appelait Dreyfus et, à côté de Laborie, Léon BLUM entre dans la mêlée. Et c'est le début d'une lutte qui s'identifie désormais avec sa vie contre le racisme et l'esprit de caste, contre toutes les formes d'oppression, pour le respect de la personne humaine et la dignité de toutes les patries.

C'est un seul et même combat qui le dresse partout où sévit l'injustice, la violence et la haine : l'Ethiopie, l'Autriche, la France à son tour, hélas ! ; et au lendemain même d'une guerre qui devait libérer tous les peuples ; à nouveau la Tchécoslovaquie. Léon BLUM, n'en doutons pas, aurait défendu, à nos côtés, la Hongrie martyre et l'héroïque Etat d'Israël, menacé par une odieuse coalition de féodalisme, de fanatisme et de dictature, de même qu'il dénoncerait l'impuissance et les défaillances de l'O.N.U. avec la même vigueur qu'il flétrissait les insuffisances et l'impuissance de la Société des Nations.

Ainsi, fidèle à la grande tradition humaine du Siècle des Droits de l'Homme, héritier aussi des révolutionnaires de 1789, de 1830, de 1848 et de la Commune, il était juste que son nom illustrat cette place, entre la République et la Nation, dans cet arrondissement qu'il représenta avec tant d'éclat, sur cette voie glorieuse qu'il parcourut si souvent à la tête des cortèges populaires clamant leur foi dans la grande libération humaine, et qu'il devait évoquer devant les juges de Riom, en lançant ce défi magnifique : « Si la République reste l'accusée, nous resterons à notre poste de combat, comme ses témoins et comme ses défenseurs. »

*
**

Allant plus loin, il avait lui-même, en une formule simple et forte, situé la place du socialisme français contemporain.

« Nous ne sommes pas d'ailleurs des isolés dans l'Histoire, nous continuons et nous préparons. »

Attaché à la méthode scientifique de Marx, observant que l'évolution économique, les progrès de la technique et de la science rendaient nécessaires, inévitables même des formes collectives de plus en plus vastes de production, et, par là même, une transformation des structures de la société, il voulait y parvenir selon le mot de Victor Hugo, par « concession et non par commotion ».

Il proclamait aussi que cette transformation de la société n'est pas le but final du socialisme, mais le moyen, la condition nécessaire d'une transformation de la condition humaine, le moyen d'élever l'homme à une plus haute dignité, de lui assurer la plénitude de sa vocation personnelle, de le rendre non seulement plus utile, mais plus heureux.

Il reprenait ainsi, il dépassait même la pensée de Jaurès en établissant ce qu'il appelait une harmonie entre cette unité sociale qu'est la personne, le tout social formé par la cité socialiste et le tout humain naissant de l'humanité réconciliée.

Homme d'action autant qu'homme de pensée, c'est vers la réalisation de ce haut idéal qu'il orienta ses efforts de chef de gouvernement en 1936 en permettant à la classe ouvrière, grâce aux conventions collectives, de discuter à égalité avec les employeurs, en donnant aux travailleurs les congés payés et la semaine de quarante heures, pour leur permettre de goûter les joies de la famille, de la nature et de l'esprit, en s'efforçant de prévenir, grâce à la conciliation et à l'arbitrage, les conflits sociaux violents.

Sans doute lors des occupations d'usines, lui reprocha-t-on sa patience, ses concessions. Mais quelle réponse admirable et dont la leçon demeure, en toutes choses, permanentes : « Si j'avais été seulement le bras qui frappe, le bras qui venge tant de peur, l'ordre que j'aurais rétabli n'aurait été qu'un ordre fragile et précaire, parce que j'aurais blessé ce qu'il y a de plus profond, de plus sensible, de plus généreux dans l'âme d'un peuple. » Et bien des fois au cours de nos conversations, il m'a dit que souvent l'usage de la force dans les conflits entraîne plus loin que là où on voudrait aller ; que les représailles même les plus justifiées risquent d'élever des barrières de haine, rendant impossible toute réconciliation, même nécessaire, toute collaboration même indispensable, créant des divorces funestes et des inimitiés éternelles en nous faisant perdre ce que nous voudrions sauver. Aussi ne doit-on pas s'étonner que cette citation si souvent faite, de Victor Hugo et qu'on peut opposer à ceux qui le poursuivirent de leur haine : « O patrie, ô concorde entre les citoyens. »

*
* *

Mais c'est après la Libération que sa pensée atteint sa plénitude. Mûrie par les années d'épreuves, elle éclate dans son véritable testament politique : « A l'Echelle Humaine ». Là se révèlent, en une sorte de synthèse sublime, le fruit de son expérience, la reconnaissance de certaines erreurs et ces larges voies dont parle notre cher Bracke dans l'édition en cours des œuvres de Léon BLUM et dont j'associe le nom à cette manifestation et qui aurait parlé à ma place si la mort ne nous l'avait arraché : « ces larges voies lancées hardiment vers l'avenir. »

Il lui paraissait nécessaire de changer de méthodes, de renoncer à des tactiques dépassées, de s'élever au-dessus des coteries rivales, de rassembler autour de l'idée de justice sociale et de fraternité humaine, tous ceux républicains et patriotes qui sous l'occupation, dans la clandestinité, avaient travaillé côte à côte pour la patrie et à la grande cause humaine. Il savait que, fidèle à sa source et s'approchant de l'océan, le fleuve s'élargit en une majestueuse ampleur. Ainsi, la famille socialiste demeurée fidèle à la patrie, à la République, devait-elle d'après lui s'élargir, faire appel à toutes les forces neuves, fraîches, qui s'étaient rencontrées, la nuit, dans le grand combat de la Résistance et dans le grand espoir de la libération humaine. Un reclassement des familles politiques au-dessus des vieilles divisions philosophiques et religieuses devait rompre avec les habitudes de vieilles coalitions. C'était, disait-il, le désir profond de la Nation en quête de formes nouvelles de démocratie politique et sociale. Léon BLUM pressentait la force de ce peuple rassemblé, uni par la solidarité nationale, par l'amour de la patrie, par la fraternité humaine, par la justice sociale, tout ce qu'aux yeux du monde semblait incarner la France...

Son appel ne fut pas entendu. Sans doute le coup d'aile avait-il été

trop audacieux et l'envol prématuré. Mais ces idées s'imposent, s'imposeront chaque jour davantage.

D'abord il est des circonstances, il est des problèmes qui, surtout dans le domaine de la politique extérieure, exigent l'union des Français, l'accord permanent de leurs représentants. Au lieu de donner à l'étranger, même à nos amis, à nos partenaires quels qu'ils soient, le profit de nos propres dénigrements et de nos divisions mortelles, comprenons que l'intérêt collectif de la Nation exige, autour de son idéal maintenu, un front commun dans la défense de l'intérêt national. C'est ce que Léon BLUM avait dit au lendemain du rapt de l'Autriche. Ce fut sa pensée dominante plus tard encore, au lendemain des jours de souffrance et de deuil.

Est-ce à dire qu'il renonçait au combat politique ? Au contraire, il croyait nécessaire la plus large confrontation des idées : il savait que sans la libre discussion, il n'y a point de démocratie. Mais il savait aussi, ainsi qu'il l'a écrit dans la « Réforme gouvernementale », que le salut de la démocratie et son combat pour le progrès économique et social exigent moins de réformes constitutionnelles que la discipline et la cohérence de grands partis politiques fondés chacun sur une doctrine claire et en vue d'un idéal social et humain et des coalitions politiques formées sur un programme précis d'action : il souhaitait un grand reclassement des partis au service de démocraties politiques et sociales et de la paix.

Ainsi, par sa pensée, par toute son action, par son exemple, Léon BLUM est demeuré fidèle à la pure tradition française de démocratie, de liberté, de paix. « De cette tradition, dit-il, nous avons été, malgré tout, un moment. Nous n'avons pas interrompu la chaîne, nous ne l'avons pas brisée. Nous l'avons renouée et nous l'avons resserrée. »

C'est pourquoi son nom, dans la grande cité révolutionnaire, mille fois prononcé chaque jour sur cette place, exaltera chez tous, la volonté de servir encore Paris et la France et, par eux, la liberté, la justice, la fraternité humaine...

COTISATIONS

Nous prions nos adhérents, MEMBRES FONDATEURS et MEMBRES ADHERENTS, qui n'ont pas encore acquitté leur cotisation de l'année 1956, ou des années précédentes, de bien vouloir en effectuer le versement.

Adresser les fonds (mandats, chèques, espèces) au Trésorier :

René HUG
37, rue de l'Amiral-Courbet,
Nogent-sur-Marne (Seine)
C. C. P. 2242-13 Paris.

Membre adhérent : 100 fr. par an.

Membre fondateur : 1.000 fr. par an.

L'Œuvre de Léon BLUM

La publication du prochain volume de l'Œuvre de Léon BLUM ne répondra pas exactement à nos prévisions, ni pour la date, ni pour le contenu. Il y a d'ailleurs un lien entre les deux modifications qui se sont produites.

En poursuivant le choix et la préparation des textes relatifs à la période 1945-1950, *nous avons dû bientôt reconnaître que nous allions arriver à un volume de dimensions tout à fait excessives. Ce problème a aussitôt été examiné avec les Editions Albin Michel. Deux solutions étaient possibles : renoncer à près de la moitié des textes que nous désirions publier, ou bien répartir en deux volumes la période* 1945-1950.

Après étude, les Editions Albin Michel ont accepté la deuxième solution. Mais le temps qui s'était écoulé ne permettait plus, en raison des délais de composition, de mise en page et de correction des épreuves, la parution avant l'été.

Actuellement, tous les préparatifs se poursuivent et c'est dès le début d'octobre que paraîtra le prochain volume. Il s'étend du retour en France de Léon BLUM, c'est-à-dire de mai 1945, *jusqu'au mois de mai* 1947.

*
* *

Les membres de notre Société recevront, en même temps que ce bulletin, une plaquette intitulée : « Des Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann (1897-1900) à l'Echelle Humaine (1942).

Cette plaquette met en évidence la parenté et la proximité de ces deux livres, qui figurent chacun dans un des volumes déjà parus de « L'Œuvre de Léon BLUM ». *Il est saisissant de voir comment Léon BLUM, livré à lui-même dans sa prison de Bourrassol, a retrouvé, sur les problèmes qui n'avaient cessé de lui tenir à cœur, les mêmes idées et presque les mêmes accents que quarante ans auparavant. La vie, l'expérience, les épreuves, n'ont fait que confirmer chez Léon BLUM, la fidélité à l'idéal de sa jeunesse.*

Voilà ce que fait apparaître le « parallèle », que Mlle Olga Raffalovich a su réaliser, avec une clarté parfaite et une totale compréhension et que les Editions Albin Michel viennent d'imprimer pour "Les Amis de Léon BLUM".

Robert BLUM.

Jean TEXCIER

Jean Texcier est parti comme nous l'avions vu vivre : un paquet de journaux ou de revues sous le bras, allant son petit bonhomme de chemin, à la fois modeste s'il s'agissait de lui, et fier des idées qui étaient, depuis toujours, les siennes, bon s'il s'agissait des hommes, inexorable si les principes étaient en cause.

Cet homme, dont le sourire était douceur et amitié, était d'une rigueur sans pareille dès que, devant lui, étaient remises en question les valeurs auxquelles il tenait le plus. Pour lui, l'« engagement » était une vertu, non une carrière. Il le prouva en 1914 et sut récidiver en 1940. Ce fin lettré, cet artiste à qui tant de publications doivent le plus clair de leur succès, savait mener les combats — tous les combats, physiques et intellectuels — sur les fronts les plus divers : ceux de l'art comme ceux de la patrie, ceux des lettres comme ceux de la République. Ses diverses tâches, celles que nous lui donnions comme celles, plus difficiles, qu'il s'octroyait lui-même, il les remplissait avec cet effacement, ce sens discret qui étaient dans sa nature et que nous aimions tant:

Membre assidu et écouté de notre Comité de travail, il avait plus spécialement contribué à la préparation du premier des volumes de l'Œuvre de Léon BLUM que nous avons publiés et en avait rédigé l'introduction où se retrouvaient à la fois sa tendresse et son érudition : lorsqu'il voyait en Léon BLUM « la noblesse tantôt souriante et tantôt grave, toujours sereine et toujours sauvegardée dont l'approche donna à tout homme digne de ce nom l'impression d'être plus riche et de se sentir meilleur », on sentait — et, nous, nous savions — que c'était là une appréciation que nous pouvions porter sur lui-même et qu'en tout cas il s'agissait du jugement d'un homme sachant ce que sont les qualités dont il parle.

« Tout lui était simple qui était bien », écrivait-il plus tard, ici même, d'Henri Ribière. Et encore : « Son courage sans défaut était d'un "naturel" merveilleux. »

Triste rappel que celui des propos tenus sur un mort par un vivant et qui peuvent, d'une publication à l'autre, être déjà tenus sur ce vivant trop tôt en allé.

Daniel MAYER.

Ceux qui nous quittent...

« Que de deuils, que de tristesse... » Ainsi concluions-nous un article de notre dernier Bulletin où il nous avait fallu évoquer nos pertes les plus récentes ou les plus chères. Et deux notes, tendres et belles, de Jean Texcier disaient, dans des pages voisines, notre deuil d'avoir vu partir et Bracke et Henri Ribière.

Hélas ! Voici qu'il nous faut récidiver.

A peine notre publication était-elle sortie des presses que nous apprenions la mort d'Armand Sauvanet, neveu de l'ancien député de l'Allier,

gendre de Paul Constans qui fut, à la mairie de Montluçon et au Palais Bourbon, le prédécesseur de Marx Dormoy. Sauvanet appartenait au Parti depuis cinquante-quatre ans et il était de ceux que l'on voyait toujours dans les manifestations, dans les rangs des « Anciens du Parti » qu'il avait, aux côtés de Gilbert Nowina, contribué à fonder.

Puis ce fut Edouard Herriot. Le leader radical avait été l'un des premiers à donner son adhésion, avec Marc Sangnier, aux "Amis de Léon BLUM", dont il était membre du Comité d'honneur, donnant ainsi tout son sens à l'humanisme qu'incarnait celui qui fût, durant plus de trente ans, le guide du Socialisme français.

Intellectuel fin et délicat, Edouard Herriot mettait une sorte de coquetterie à symboliser le « Français moyen » que son Parti voulait représenter, avec ses défauts, sans doute, mais surtout avec ces qualités de mesure et de sagesse qui, au delà des classes, se retrouvent parmi tant d'entre nous.

Certes, comme il était normal, de nombreuses fois, les socialistes ont été séparés des radicaux personnifiés par des hommes comme Edouard Herriot, mais, aux grandes heures de la République, on le retrouvait, intact et fidèle à sa conception de toujours, où prévalaient à la fois l'honneur, le sens de l'Etat et le don de soi pour de grandes tâches qu'il proclamait républicaines, que nous savions désintéressées.

Situation financière de la Société au 31 Décembre 1956

Nos adhérents trouveront ci-dessous le compte rendu financier de notre Société pour l'année 1956.

En caisse au 1er janvier 1956	568.854 -	
RECETTES	324.200	
DEPENSES :		
Dépenses d'administration		34.577
Commémoration Léon BLUM		7.000
Dépenses engagées pour la préparation de l'Œuvre de Léon BLUM		84.900
TOTAUX ..... Fr.	893.054	126.477
En caisse au 31 décembre 1956 .... Fr.	766.577	

ADHÉSIONS

On peut adhérer à la « SOCIETE DES AMIS DE LEON BLUM » *en qualité de membre adhérent ou fondateur aux conditions suivantes :*

Membre adhérent : 100 *francs par an;*

Membre fondateur : 1.000 *francs par an.*

Pour le rachat des cotisations, versement unique de 10.000 *francs.*

Adresser les fonds (mandats, chèques, espèces) au Trésorier :

René HUG, 37, rue de l'Amiral-Courbet, Nogent-sur-Marne (Seine)
C.C.P. 2242-13 Paris

Imp. Béroud, 25, rue Michel-le-Comte, Paris (3e).